

DOMINATION sur l'environnement

On ne peut plus dire qu'on ne savait pas. Même Exxon, pollueur historique en chef, savait et dissimulait déjà en 1979 : « au rythme actuel de leur combustion, les ressources fossiles provoqueront des effets environnementaux dramatiques avant 2050. » En 2024, on s'approche déjà de façon critique de ce fatidique 1,5° de réchauffement climatique et ses effets dramatiques. La biodiversité se racrapote à la vitesse affolante des extinctions d'espèces vivantes. 6 des 9 limites de la planète pour assurer la vie sont déjà dépassées. Le GIEC et l'IPBES ne trouvent plus de mots assez forts pour crier l'urgence. Mais, en dépit de cet unanime consensus scientifique, les industries à énergies carbonées demeurent très largement subventionnées. Les pesticides se voient autorisés pour une nouvelle période de 10 ans par l'Union européenne en 2023. Et on organise la grande messe annuelle de la COP28 dans un des pays autoritaires à gigantesque empreinte écologique. Comment diable nourrissons-nous encore aujourd'hui les causes anthropiques dont on sait qu'elles nous tuent lentement, de plus en plus vite ?

L'être humain rêvait tôt de s'affranchir des lois de la nature. Dures pour sa survie quand il était tout nu, elles limitent aujourd'hui le droit qu'il se donne à jouer sans limite quand il veut prendre l'avion pour 20 balles. La tentation d'exercer le pouvoir sur la nature s'est réalisée progressivement. Surtout dans et depuis le monde occidental et sa rationalité universaliste très centrée sur elle-même. Sa civilisation est aussi née de cette rupture qu'elle imagine entre l'humanité et son environnement, conçu créé pour qu'il lui serve et qu'il le domine. Plus tard, par le vecteur de la colonisation, ces schémas mentaux ont étendu au monde le fantasme démiurgique de la domination de la nature. Depuis leur source européenne située, ils ont produit des lois prétendues universelles qui régissent notre rapport à la nature : déterminant, violent, dominant. Aujourd'hui, l'illusion profitable que cet aveuglement viriliste, économe et technologiste serait durable saigne de tout côté. C'est la possibilité même de la vie humaine qui est désormais menacée. Le suicide peut prendre des formes longues et collectives.

Mais non au fait. « L'humanité » ne saurait être désignée collectivement coupable de vouloir se suicider. Qui alors ? Ce sont des acteurs-ice-s individuel-le-s et collectifs, bien concret-e-s et identifiables, influents. Ceux-ci agissent dans l'histoire selon des stratégies réfléchies et des modalités bien tangibles, en activant des leviers de pouvoir politiques et juridiques construits, en poursuivant des intérêts bien compris. Ces acteurs-ice-s agissent selon le bain d'idées dominantes dans lequel iels trempent et qui les décomplexent à l'égard des valeurs cadrantes de leurs propres

« LA VIE MENACÉE ? LA PAIX POUR COOPÉRER ! »

cultures originelles. La communication lissée de grandes entreprises transnationales ou de gouvernements réalistes dissimulent mal la manœuvre. On ne compte plus désormais les publicités qui traduisent cette redoutable stratégie de verdissement, de retardement, de dissimulation, de manipulation. Pour continuer la frénésie rentable de la consommation. Ripoliné. Plus vert que vert, pourvu que ça tourne plein pot. Privatiser les bonnes affaires, socialiser les emmerdes, les conséquences négatives, les externalités qui bousillent.

Il va falloir faire contre.

Il va donc falloir penser en-dehors du cadre culturel normatif hégémonique. Ce n'est pas confortable. Penser, c'est toujours se faire violence contre ce qui est, contre le possible qui est advenu entre tous les autres possibles. Progressivement, depuis deux siècles, ce cadre hégémonique est celui du capitalisme libéral, son esprit, son éthique. Globalisé et outrepassé néolibéral, ses mots se sont insinués jusque dans nos intimités pour façonner nos habits. Ce cadre, construit naturel, serait donc celui de l'intérêt particulier sacralisé privé, de l'évangile de la croissance sans limite, sans but et sans fin. De l'accumulation vertueuse, généreuse, séductrice. De la prédation libre en amont de la production et de la libre incurie en aval de la consommation. De la foi absolue en le progrès, réduit technologique, qui inventerait demain les solutions aux problèmes que nous créons, confiant-e-s, hier et aujourd'hui. Dans la croyance messianique que ce qui est m'est bénéfique en propre sera bénéfique pour toutes. Et puis, le suppot collectif essuiera avec joie et gratitude les plâtres nocifs, inévitables collatéraux du succès individuel, ruisselant, destructeur.

Sauf que non. Max Weber, quand il théorisa au siècle passé le concept de la légitimité d'une domination rationnelle légale, n'avait peut-être pas vu encore le déploiement des conséquences environnementales, l'instrumentalisation cynique de la science et de la loi, quand elles opèrent sans conscience sous la coupe du dieu du commerce ou la férule de la recherche militaire. Peut-être n'avait-il pas non plus mesuré, dans son opposition à Marx, à quel point le capitalisme générerait bien des désirs infinis dans un monde pourtant bien fini. Peut-être ne voulait-il pas penser non plus que la liberté de faire n'importe quoi pouvait entraîner jusqu'à la domination irresponsable des vivants. Du vivant. Jusqu'à actualiser presque le mirage monstrueux de Frankenstein, celui de la maîtrise moderne, croissante, infinie de la vie elle-même. Le capitalisme, et son pilote ultralibéral, sont perçus désormais comme la force hostile qui détruit et qui tue. Cette domination n'a rien de légitime.

VOULOIR VIVRE = VOULOIR LA PAIX ?

En sa réalité systémique, la nature réagit globalement lorsqu'une de ses composantes perturbe un équilibre tout temporaire. Comme un système organique complexe du fini, qui se transforme, incessamment. L'artifice humain agit, l'écosystème réagit. Et se déplace vers un autre équilibre. Un équilibre qui ne se soucie pas de l'agenda des objectifs de profit. Mais, et c'est fondamental, pas non plus de notre envie de vivre, de la temporalité de l'humanité. Rien à cirer. 2023, la guerre augmente partout et nous fait reculer de 20 ans. Ban Ki Moon, ancien secrétaire général de l'ONU, rappelait que les bouleversements climatiques généraient les pires menaces pour la paix et la sécurité. Son successeur, Antonio Guterres, y allait (un peu...) plus fort en septembre 2019 lorsqu'il encourageait les jeunes à désobéir pour exiger des États des mesures radicales. Radicales, non pas démesurées. A la mesure de la radicalité de l'enjeu : la possibilité de la vie. Tout simplement.

BESOIN DE PLUS D'INFORMATIONS ?



Retrouvez ici la bibliographie et les notes, mais également des rouages complémentaires participant à cette domination.

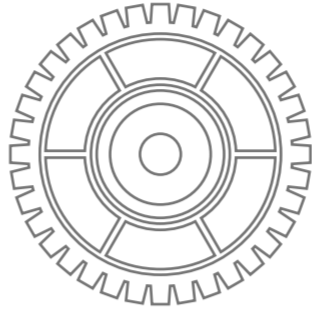
CULPABILISER L'INDIVIDU & DÉPOLITISER. INVERSER.

Que faire ? Dans le contexte individualiste des presque 50 dernières années, l'injonction néolibérale à résoudre le problème pèse sur l'individu. Nous avons toutes appris à trier, réduire, fermer le robinet. Le mythe des petits gestes du colibri dont la somme fera le changement a fait long feu. Ça ne suffira pas. Tout le monde le sait désormais. On ne modifie pas un système complexe – la vie sur terre qui permet la vie humaine – en fractionnant et en isolant ses composantes auxquelles il serait chaque fois possible d'opposer une solution, la somme des solutions résolvant l'équation et rétablissant l'équilibre par magie. Mensonge.

Les pistes du GIEC et de l'IPBES, imaginent des leviers d'échelle, réfléchis par des scientifiques du monde entier, qui s'appuient sur des États soucieux de la chose publique. Ils exigent des lois qui sont communes. L'esprit de domination doit être écarté, l'intérêt personnel, subordonné. L'égalité sans fourberie doit devenir la boussole. Des collectivités fortes doivent redevenir stratégiques, construire une vision commune et s'imposer sur les forces individualistes centrifuges. Rien que ça. Il va donc falloir réapprendre ce que « politique » signifie. Le réinventer. Les actionnaires du capitalisme libéral « ne rendront pas les clés ». Non, c'est une profonde mue philosophique, une hégémonie épistémologique à construire pour inverser le rapport de forces. Alors, peut-être, l'accompagnement sociétal pourra avoir lieu. Il faudra donc créer du commun, réapprendre le lien social, entre « animaux sociaux » qui décident de vivre. Il y a du boulot pour démonter le cliché « en gros : appartements collectifs, alimentation patates et saucisson, voitures grises, moulins à café gris, vêtements gris, murs gris, villes grises. »¹⁴ Les hideux totalitarismes du 20^{ème} siècle sont souvent agités comme de sacrés épouvantails pour inhiber l'audace collective d'initier du changement. Mais là, il n'y a pas beaucoup de choix. Il faudra donc coopérer, créer du commun à 10 milliards, et réduire la frénésie. Il est temps d'envisager Sisyphe heureux. Sobre et joyeux, libre ensemble.

COMBIEN DE PLANÈTES TU BOUFFES ?

Ben, 4 planètes, fieu ! Et un bon tiers. Il faudrait donc 4,3 planètes pour que chaque Terrien-ne-s puisse vivre comme un-e Belge. La Belgique est en cinquième position de gros bedon ! L'empreinte écologique diffère selon les consommations nationales : l'humanité a désormais besoin de 1,75 planète pour assouvir ses besoins, et, toutes choses demeurant égales, elle en aura besoin de deux en 2030. Conséquence ? Le jour du dépassement mondial, l'overshoot day, c'était le 02 août cette année 2023. Cela signifie que nous consommons désormais en sept mois toutes les ressources écologiques que la Terre a la capacité de régénérer en un an. Au-delà, l'humanité vit à crédit et, nécessairement, en conflit pour les ressources. En 1971, il était pourtant encore possible de s'en inquiéter seulement le 29 décembre. Cet indicateur traduit bien le rapport exorbitant d'exploitation que les systèmes humains de production exercent sur l'environnement. Mais il exprime aussi la violence des rapports de domination entre les populations interdépendantes du globe : ce qui permet de vivre dans l'opulence ici est nécessairement puisé ailleurs, chez d'autres.



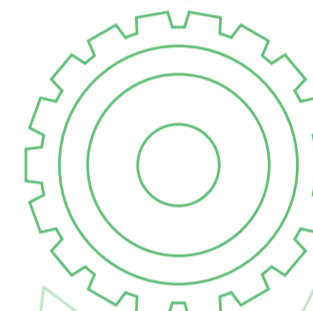
BOUSSILLER TOUTE LIMITE...

« Les mécanismes essentiels à l'équilibre du système Terre sont interconnectés et interdépendants. De fait, les interactions entre les processus sont nombreuses : par exemple, le changement climatique contribue à l'acidification des océans ; la perturbation du cycle de l'eau douce ou le changement d'usage des sols accentuent l'érosion de la biodiversité. Cet aspect systémique est fondamental : pour agir sur une des limites planétaires, il convient d'appréhender les limites de manière globale et transversale. » Ça paraît des arguments d'écologistes agités... Sauf que c'est un réseau tellement irréprochable de scientifiques qui les ont pensés qu'un gouvernement ne peut pas cacher le drame¹⁵. La recherche a montré que la possibilité de la vie reposait sur la relative stabilité de ces 9 critères. Oui, mais voilà, l'anthropocène sera cette ère où la cause des déséquilibres fondamentaux aura bien été le productivisme humain. Sur les 9 limites de soutenabilité, 6 sont déjà dépassées en 2023. Alors, qu'est-ce qu'on attend ? Parce que oui, si on ne sait pas vraiment où on va en essayant, on sait qu'agir sur ces critères renforcent des possibilités de résilience.

- le changement climatique > burn-out
- l'érosion de la biodiversité > burn-out
- la perturbation des cycles de l'azote et du phosphore > burn-out
- le changement d'usage des sols > burn-out
- le cycle de l'eau douce > burn-out
- l'introduction d'entités nouvelles dans la biosphère > burn-out
- l'acidification des océans ;
- l'appauvrissement de la couche d'ozone ;
- l'augmentation de la présence d'aérosols dans l'atmosphère.

OUSTE, C'EST À MOI !

Autour de 7000 litres d'eau par personne et par jour sont utilisés pour élaborer les produits de consommation vendus en Belgique. Une eau ponctionnée essentiellement là où ces produits sont fabriqués et où elle fait défaut souvent cruellement. Un autre exemple ? Les sociétés industrialisées manquent de terres agricoles pour satisfaire l'offre commerciale mirobolante ? Pas grave ! Grâce à la richesse accumulée, il suffit d'en acheter pas cher chez ceux qui les bradent pour survivre aux « ajustements structurels » qui leur sont imposés par des institutions internationales contraignantes. L'eau et la terre : des populations sont ainsi dépossédées des moyens d'une agriculture vivrière et soumises désormais à la concurrence, la spéculation et l'anomie des marchés mondialisés. Le productivisme, la loi de l'offre en capitalisme néolibéral et les besoins qu'ils créent sont les causes essentielles de l'épuisement et des conflits qu'il génère. Est-il seulement possible de satisfaire des besoins infinis dans un monde fini ? Pour faire rentrer ce carré dans un cercle, il faut nécessairement dominer l'Autre et invisibiliser ses souffrances. Bref, mon Coca et mon uranium, c'est ici. La pollution et l'assèchement des nappes, ça reste là-bas.



LA FAUTE AUX AFRICAIN-E-S, TROP DE BÉBÉS

« Le problème, c'est la démographie et la natalité ! » Mouais. Rumeur persistante ronronnée par l'extrême droite. Selon elle, le problème du climat serait donc la faute des Asiatiques et des Africain-e-s, de leur manie de faire plein d'enfants. La réponse de François à Zemmour :

« Dans une tentative de simplifier la réalité, certains attribuent la responsabilité aux pauvres parce qu'ils ont beaucoup d'enfants, et ils cherchent même à résoudre le problème en mutilant les femmes des pays les moins développés. Comme toujours, il semblerait que ce soit la faute des pauvres. Mais la réalité est qu'un faible pourcentage des plus riches de la planète pollue plus que les 50% plus pauvres de la population mondiale, et que les émissions par habitant des pays les plus riches sont très supérieures à celles des pays les plus pauvres. Comment oublier que l'Afrique, qui abrite plus de la moitié des personnes les plus pauvres de la planète, n'est responsable que d'une infime partie des émissions historiques ? » (Pape François, Laudate Dominum, 9, 2023.)

D'ailleurs, en 2024, le Belge produit 8 tonnes de CO² sur une base annuelle, un Étasunien 15, un Qatarien 37. Un Camerounais 0,04 tonnes. C'est donc les modes de vie qui sont déterminants. Depuis 2020, 2 tiers des richesses tirées de la terre sont captées par 1 % de riches Terrien-ne-s, de façon quasi exponentielle. Et les premiers 10 % d'entre eux sont responsables à eux seuls de plus de 52 % des émissions de CO². Les 4 milliards les plus pauvres ne sont responsables que de 7 % de ces émissions. Tenter de racialisier les causes de nos tourments est l'avatar le plus cynique de la domination occidentaliste. Faudrait quand même pas nous la faire à l'envers...

OUVRIER DES POSSIBLES

« La désobéissance civile n'est pas notre problème. Notre problème est l'obéissance civile. Les gens obéissent aux diktats de leurs dirigeants [...] et ils oublient la pauvreté, la faim, la guerre et la cruauté. Et pendant qu'on obéit, nous prisonniers pleines de petits voleurs alors que les vrais bandits sont à la tête du pays. L'obéissance est notre problème. »¹⁶ Howard Zinn.

Il est temps de désobéir. Bien sûr, c'est en désobéissant à la nature que l'être humain est parvenu à lui échapper, à la contraindre, à la dominer, à l'asservir. Temporairement. Mais une telle puissance ne saurait demeurer captive d'un maître de passage qui s'illusionne qu'il puisse vivre sur Mars, la planète de la guerre. Contre cette culture de la performance qui exige la violence, il est nécessaire de désobéir aux lois des hommes (peut-être ici l'écriture inclusive n'est-elle pas tant nécessaire...) quand elles favorisent le bénéfice à court terme, individuel, égoïste. Désobéir, cultiver la paix entre les humains en cherchant ensemble, au-delà des limites artificielles, à coopérer avec la planète, ses habitant-e-s et ses équilibres qui permettent la vie. Qui se donne d'ailleurs à comprendre grâce à la science éclairée. Qui se donne à autoriser la vie quand on l'écoute, même à neuf milliards, même à dix.

Désobéir aux mécanismes de toutes les dominations ? Oui, c'est difficile : nous avons intériorisé et métabolisé des façons de vivre.

Nous avons naturalisé des garde-fous et légitimé des garde-chiourmes contre des pensées autres. Et, nous toutes, nous paraissons pieds-et-cerveaux liés, conformes, diffus-e-s, confus-e-s. Il s'agit donc bien d'une épreuve de force contre la stable violence des structures existantes. D'une lutte pour la vie contre des institutions mortifères, violemment et solidement établies, qui font système. Mais il s'agit aussi d'un combat radical contre les forces intériorisées de l'habitude, du confort, de la peur.

C'est d'abord dans la vivacité de la pensée et dans la solidarité agissante – politique ! – que nous trouverons l'énergie de vivre encore. Et de construire les lois justes d'un monde viable. Il va falloir ralentir et trouver la joie dans plus de robuste sobriété. Des pistes, il y en a comme l'agroécologie, portée par le Rapporteur spécial au droit à l'alimentation de l'ONU. Une écologie du commun, tenable réellement, passera par la décolonisation de nos conceptions occidentales de la nature et des humains. D'autres voies ? Peut-être comme Gaïa, Alma mater, Pachamama ou Dame Nature. Les damné-e-s de la terre sont bien souvent les justes. C'est souvent avec elleux, ici ou là-bas, que la science et l'expérience de la terre rappellent que la domination est une lubie mortelle. Écoutons et redécouvrons ici et là ces héritages que la domination occidentale n'est pas parvenue à éliminer, grâce à la résistance de leur vérité.

Logiques de dominations

Dominations logiques ?

La CNAPD est une organisation du mouvement de la paix belge. Son équipe et ses associations membres maintiennent une réflexion constante sur la paix et les conditions de sa réalisation.

Or nous constatons que les conflits sont réglés par la violence dans la majorité des cas, aussi bien dans le cadre de nos relations interpersonnelles, où nous avons tendance à vouloir établir des rapports de domination et régler nos différends par la force plutôt que par la négociation, le dialogue ou la coopération, que dans le cadre des relations internationales, où les interventions militaires sont le plus souvent privilégiées comme outil de résolution des conflits, au détriment des moyens diplomatiques.

Si les violences physiques sont relativement faciles à objectiver par rapport aux violences structurelles ou symboliques et sont par conséquent fréquemment analysées et discutées, il nous est apparu que ces dernières, les violences structurelles et symboliques, imputables aux logiques de domination, étaient en revanche largement absentes des considérations pacifistes.

D'où cet outil, « Logiques de domination », dont l'objectif est de mettre en lumière les dominations sociologiques et les violences qu'elles engendrent en tant qu'obstacles au développement d'une culture de paix durable dans nos sociétés.

En vous souhaitant une lecture enrichissante,

L'équipe de la CNAPD

DOMINATION DE CLASSE

DOMINATION PATRIARCALE

DOMINATION PAR LA RACE

DOMINATION DU NÉO-LIBÉRALISME

DOMINATION SUR L'ENVIRONNEMENT

DOMINATIONS & SÉCURITÉ

PERFECTUS ?



Ce jeu de société vous embarque pour un voyage au cœur des rouages de la domination. Une aventure spatiale pour réinventer nos sociétés. Initiateur de réflexions et débats, « Bienvenue sur Perfectus » questionne les dynamiques qui génèrent violences et inégalités. L'objectif ? Élaborer ensemble une réflexion critique sur d'autres manières de faire société, de créer du lien et de construire ensemble une culture de paix.